

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. JULES SIEGFRIED

SÉNATEUR, ANCIEN MINISTRE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE DIRECTION DU MUSÉE SOCIAL.

Messieurs,

Je ne chercherai pas à cacher mon émotion, en venant, au nom du comité de direction du Musée social, rendre hommage à la mémoire de M. le comte de Chambrun.

L'affection respectueuse que je lui avais vouée, et la confiance qu'il me témoignait, me font mieux comprendre la grandeur de la perte que nous venons de faire, car M. de Chambrun restera comme l'un des plus nobles exemples d'une énergique volonté, mise au service d'une grande cause.

Atteint par une douloureuse infirmité, il avait dû renoncer à la vie active, mais, sans rien perdre de sa vigueur, il avait continué à vivre la vie de l'esprit.

On peut dire que rien ne lui demeurait étranger, tant l'activité de son intelligence était grande, mais les arts, les lettres semblaient avoir toutes ses préférences, et l'on sait quel culte il vouait à la musique.

Dans la solitude, sa pensée s'attacha cependant à la méditation

des questions sociales, devenues à la fois l'honneur et le péril de ce temps. Il en comprit la portée et voulut les étudier, avec cette ardeur qu'il apportait à toutes choses.

C'est alors, peu de temps après la mort de la comtesse de Chambrun, qu'il désira connaître l'œuvre des habitations ouvrières et me demanda de lui donner des renseignements sur cette question si importante.

Il s'y intéressa de la manière la plus généreuse, mais, en même temps, un noble travail s'accomplissait dans son esprit, et une vision nouvelle de la vie lui apparaissait.

Dans un entretien que je n'ai pas oublié, il me révéla les pensées qui le dominaient : « Vous avez raison, me dit-il, de vous préoccuper « avec vos amis, de l'avenir et du bien-être des travailleurs ; je ne l'ai « pas assez fait, et, ajoutait-il, j'ai trop vécu pour moi-même et pas « assez pour les autres, aussi, je crois que j'ai fait fausse route. Je suis « donc résolu à créer une œuvre sociale nouvelle ; que me conseil- « lez-vous à cet égard ? »

Le comte de Chambrun, Messieurs, au soir de la vie, trouvait la raison même de la vie.

Dès lors, sa pensée ne s'attacha plus qu'à la réalisation de cette grande œuvre qui devait être le Musée social, et lorsque nous l'entretenions des dépenses que nécessiterait une telle fondation, il nous répondit : « Le capital doit féconder le travail ; ma fortune ne peut « être mieux employée qu'à la réalisation d'une création qui hono- « rera la France. »

Comment ne pas admirer ce grand vieillard, victorieux des années qui trop souvent amènent avec elles l'égoïsme, préoccupé avant tout de l'amélioration du sort des travailleurs. Un tel exemple est fait pour les temps que nous traversons, car il est propre à relever

les courages, en prouvant que rien ne grandit davantage, que le sentiment profond de la solidarité étroite qui doit unir les hommes.

Nous sommes ici les témoins, mes amis du comité de direction et moi, du dévouement sans réserve du comte de Chambrun à l'œuvre du Musée social, qui centralise aujourd'hui la documentation sociale du monde. Je n'exagère pas en déclarant que cette œuvre fut sa pensée de chaque jour, et qu'il la suivait dans tous ses détails. Nous le trouvions toujours prêt à accueillir les idées nouvelles que nous lui soumettions, quand ce n'était pas lui-même qui prenait les devants, grâce à une imagination sans cesse en éveil.

Il avait, du reste, une puissante activité qui lui a permis de mourir comme un héros de l'antiquité, travaillant jusqu'à la dernière heure.

Il avait eu l'idée d'organiser des missions, confiées à des hommes de mérite, chargés d'étudier en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Australie, le mouvement social, et il en avait assumé toutes les charges.

C'est lui aussi qui eut la pensée de créer ces concours, dont les résultats furent si remarquables, et qui provoquèrent des travaux de premier ordre, sur la *participation aux bénéfices*, les *syndicats agricoles*, les *associations ouvrières et patronales* et les *assurances ouvrières*.

Mais, en même temps, si le comte de Chambrun attachait une importance, si justifiée, aux études sociales, il pensait avec la plus touchante sollicitude aux travailleurs.

Comment ne pas rappeler la fondation de ces rentes viagères, données à une cinquantaine de vieux ouvriers de l'industrie et de l'agriculture ?

Il y a un mois à peine, Messieurs, je le voyais à Nice, et jamais sa

pensée n'avait été plus active, jamais son cœur ne s'était ouvert plus noblement aux préoccupations philanthropiques.

Il me parlait avec émotion des ouvrières, aimant à redire que Jules Simon les lui avait léguées. Il était décidé à consacrer une somme de cent mille francs à l'organisation de mutualités d'ouvrières, car, disait-il, à l'heure sacrée de la maternité, elles ont droit à tous les respects, à toutes les sympathies.

Telle fut la pensée suprême de cet homme de bien, qui, à la fin de sa carrière, saluait loyalement, lui descendant de la vieille noblesse, l'avènement de notre démocratie républicaine, dont il comprenait si bien les devoirs.

Il avait une invincible confiance en des jours meilleurs. « Je puis « témoigner, disait-il encore, des trésors de travail, d'épargne, d'en- « durance, de dévouement, d'héroïsme, qui sont au fond des en- « trailles de la nation française. » Et il ajoutait : « Voyez l'océan, « il a aussi ses orages et ses tempêtes à la surface, il reste immobile « et majestueux dans ses profondeurs ; ô peuple de France, voilà « ton âme, voilà ton cœur. »

Messieurs, le comte de Chambrun croyait à une direction supérieure des événements, et il répétait souvent cette grande parole : *Nous sommes ouvriers avec Dieu.*

Cette pensée fut l'inspiratrice de son dévouement à la cause des travailleurs dans lesquels il ne voulait pas voir, comme il le disait souvent, des Salariés, mais des Associés.

Il savait la puissance et la valeur de la fortune ; il n'en fut pas l'esclave, mais le maître. Elle servit, de son vivant, ses généreux desseins, et elle les servira encore après sa mort.

Ce ne fut pas assez ; il comprit que, dans la crise sociale que nous

traversons, il ne suffisait pas de donner sans compter, il fallait plus encore, il fallait se donner soi-même.

C'est ainsi qu'il brisa ces barrières qui séparent souvent celui qui possède de celui qui ne possède pas, en montrant que la solution dernière des questions qui nous divisent, est la puissance éternelle de cet amour, qui crée la vraie fraternité entre les hommes.

Aussi son œuvre lui survivra, et nous ne disons pas à notre noble ami l'adieu éternel de la terre, car, poursuivant la tâche qu'il avait commencée, nous ne cesserons d'évoquer son souvenir en voulant suivre son exemple.

Qu'il repose en paix ; le vaillant lutteur a accompli sa tâche ; dans le deuil et le respect, nous saluons une dernière fois l'illustre fondateur du Musée social.

